



« Je suis et resterai une “étrangère” »

Julia Kristeva a côtoyé toutes les grandes idéologies des cinquante dernières années tout en traçant sa propre voie, singulière et plurielle. Mao, la psychanalyse, Sollers mais aussi le féminisme, la dépression et notre besoin de croire... Cette philosophe à la renommée mondiale se raconte ici comme elle l'a rarement fait.

Propos recueillis par **Martin Legros**

JULIA KRISTEVA

« **V**ivre, c'est trouver une forme. » Julia Kristeva aime citer cette formule du poète romantique Friedrich Hölderlin. Née et élevée en Bulgarie, elle est devenue, à son arrivée en France, l'égérie de l'avant-garde littéraire et philosophique des années 1960. Polyglotte jonglant avec les formalistes russes aussi bien qu'avec le nouveau roman ou le structuralisme, elle côtoie Aragon, Barthes et Derrida, participe à la revue *Tel Quel*, épouse Sollers et s'initie à la psychanalyse avec Lacan. Jusqu'à ce voyage dans la Chine de Mao entrepris en 1974 avec Sollers et Barthes, au moment où le maoïsme apparaît comme une alternative à l'orthodoxie communiste défendue par Althusser... mais où, sous le masque de la Révolution culturelle, un nouveau totalitarisme se met en place. Peu à peu, elle va marquer sa différence, en trouvant des formes, justement, d'intervention et de réflexion singulières. Forte de son expérience du communisme soviétique, elle comprend que la Chine n'est pas ce modèle que vantent ses camarades – même si dans *Des Chinoises*, elle fait part de sa fascination pour la place de la femme dans la Chine nouvelle. Dans son travail théorique, si elle cherche, comme tout le monde à l'époque, à combiner les enseignements de la linguistique, de la psychanalyse et de l'anthropologie, c'est pour attirer l'attention, à la différence de ses amis fascinés par les structures (du langage, de la société, de l'inconscient), sur tout ce qui leur échappe : les pulsions, le corps, la violence, le non-dit – ce qu'elle appelle le « *sémiotique* » et qu'elle met à l'épreuve de l'analyse littéraire. En psychanalyse, enfin, elle cherche, dans les pas de Melanie Klein et de Donald Winnicott, à penser la place de la femme au sein d'un modèle, freudien et lacanien, centré autour du mâle oedipien. Ce qui la conduit à restaurer l'idée de différence sexuelle contre la notion contemporaine de genre. Ses engagements se diversifient aussi : mère d'un fils handicapé, elle fonde le Conseil national du handicap ; soucieuse de mettre la psychanalyse au contact des « *nouvelles maladies de l'âme* », elle tient un séminaire de clinique transculturelle sur la radicalisation des jeunes à la Maison de Solenn ; enfin, athée de culture chrétienne, elle noue un dialogue avec le pape Benoît XVI sur la croyance. Buvard absorbant toutes les modes ou caméléon qui ne se laisse emprisonner par aucune ? « *Julia Kristeva change la place des choses* », affirmait Roland Barthes. C'est peut-être aussi parce que, en quête de formes nouvelles, elle ne reste elle-même pas en place. ...

• Vous avez grandi en Bulgarie communiste, d'un père orthodoxe et d'une mère scientifique. Comment avez-vous grandi au sein de ces croyances opposées ?

JULIA KRISTEVA : J'ai en effet grandi entre un père fervent croyant et une mère biologiste darwinienne qui se faisait discrète. C'est donc moi qui montais au créneau pour attaquer la foi et défendre la raison. Très tôt, j'ai pris le parti des Lumières. Œdipe oblige, je me révoltais contre l'« *obscurantisme paternel* ». Tout cela dans une société sous l'emprise du totalitarisme communiste. On préparait l'« homme nouveau » dès l'enfance, et j'étais « pionnière », comme tous les écoliers, avant d'intégrer la Jeunesse communiste à l'adolescence. Mon père ne voulait pas nous dresser contre le régime. Il ne marquait pas moins sa dissidence intérieure par ses lectures – Dostoïevski – et par ses chants à l'église. Le but de sa vie, disait-il, c'était de sortir ses filles de ces « *intestins de l'enfer* » – expression empruntée à *La Divine Comédie* de Dante. Il n'y avait qu'une « *seule façon de se sauver* », selon lui, c'était d'apprendre les langues étrangères. Très tôt, en plus du russe, et plus tard de l'anglais, je suis allée à l'école maternelle française, puis à l'Alliance française où je me suis immergée dans la langue française par la littérature. Je me souviens que je grimpais dans les pruniers de ma grand-mère en déclamant des vers de Victor Hugo.

Vous évoquez aussi des moments où, dans la rue, les passants étaient invités à se réjouir des condamnations prononcées lors des procès politiques...

Très tôt, j'ai ressenti la violence physique et psychique du totalitarisme. Je devais avoir 5 ans quand un haut-parleur s'est mis à hurler qu'on allait pendre les opposants, ma sœur est tombée de sa poussette dans la rue et on s'est mis à courir pour rentrer à la maison. Il y avait des rumeurs au sujet des tortures que l'on infligeait aux « réactionnaires », des baignoires d'excréments... J'ai d'abord voulu devenir astrophysicienne, pour m'évader par le cosmos sans doute. Mais il aurait fallu être un enfant de la nomenklatura et aller

étudier en URSS. Je me suis alors repliée sur le microcosme des langues. J'ai encore les cahiers où je recopiais le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, *Jacques le Fataliste et son maître* de Diderot. La France était le pays de la littérature mais aussi celui de la Révolution. À l'Université, on présentait les philosophes des Lumières comme des précurseurs de Marx et du communisme. Mais les « dissidents » y puisaient aussi leur souffle libertaire. Au moment du dégel inauguré par le rapport Khrouchtchev, j'ai été impressionnée par le courant dit « révisionniste » des *Lettres françaises* d'Aragon, puis par le nouveau roman, sur lequel j'ai commencé une thèse.

À 25 ans, profitant du dégel, vous bénéficiez d'une bourse pour venir à Paris. Vous y rencontrez la fine fleur de l'avant-garde littéraire: Roland Barthes, Lucien Goldmann, Philippe Sollers. Comment vous êtes-vous intégrée si vite à ce microcosme ?

Je ne me suis pas vraiment « intégrée ». Je suis et resterai une « étrangère », comme disait Roland Barthes. Et d'ailleurs, je suis davantage lue à l'étranger qu'en France. Conseillée par des amis, j'ai suivi les séminaires de Goldmann et de Barthes. Pierre Daix, le rédacteur en chef des *Lettres françaises*, m'a mise en contact avec Aragon. Mes interlocuteurs étaient surpris qu'une étrangère connaisse si bien la littérature française.

Et Sollers ?

Il incarnait, avec la revue *Tel Quel*, la pensée d'avant-garde, publiant Artaud, Bataille, Joyce, Derrida ou Foucault, remettant en question les formes classiques du roman et de l'idéologie, fût-elle bourgeoise ou progressiste. Il voulait changer la société en changeant le langage – des idées qui me rappelaient les futuristes russes. Gérard Genette et Roland Barthes, dont je suivais le séminaire, m'ont conseillé d'aller le rencontrer. Sollers m'a reçu dans son petit bureau aux éditions du Seuil. Il ne ressemblait pas à l'un de ces écrivains plutôt dépressifs de l'Occident moderne que j'apercevais à l'Université. Le physique de ce « nouveau-nouveau romancier » m'évoquait davantage un corps de footballeur. Et je crois qu'il a été étonné de découvrir une jeune Bulgare francophile qui ne correspondait pas au profil des universitaires de l'époque. Nous avons parlé de Bakhtine et du carnaval, nous sommes allés boire un verre, et très vite une affinité sensuelle, inattendue et croissante, s'est établie entre nous. Le mariage n'était pas à la mode à la veille de Mai-68. Nous nous sommes mariés parce que mon titre de séjour prenait fin

et que, sinon, j'aurais dû rentrer en Bulgarie. Nous ne nous sommes plus quittés.

Dès le départ, ce fut donc une aventure philosophique et amoureuse ?

Philippe lisait Nietzsche, *Humain, trop humain*, et j'essayais de le suivre, au lit, mais il tournait déjà la page quand je n'en étais qu'aux premières lignes ! Il m'a aussi fait découvrir un nouveau Hegel, à la lumière de celui de Georges Bataille et de son « *expérience intérieure* ». La Culture apparaissait comme ce qui défie l'Esprit absolu, comme une énonciation capable de transmuier les sensations fiévreuses d'une passion en fugues de plaisir et de sens, comme une transgression. C'est ce que Bataille entendait par « *expérience intérieure* », ce brasier de l'éros et de la mort où l'individu risque sa liberté. On vivait au rythme de l'« imagination au pouvoir », et cette invitation à mettre en jeu les limites – on appelait cela la « jouissance » – s'est avérée essentielle pour ébranler les totalitarismes et les systèmes oppressifs, mais aussi la morale normative elle-même. Afin d'ouvrir, en l'écrivant, une autre éthique. La folie, l'érotisme étaient les leviers de résistance, dans la vie comme dans la pensée. Il ne s'agissait pas de succomber aux excès mais de les accompagner. De trouver de nouvelles formes, littéraires, philosophiques, pour les mettre en question. L'inconnu de ces états limite, brûlants, irruptifs devait me mener ensuite vers la psychanalyse.

Cela a aussi eu un débouché politique, puisqu'en 1974, vous voyagez en Chine avec Barthes et Sollers au moment où le groupe d'intellectuels réunis autour de la revue *Tel quel* se rapproche du maoïsme. Partagiez-vous les illusions de vos camarades ?

Votre question m'étonne. Comme si je ne savais pas que le maoïsme était un mouvement totalitaire ! Certains de mes amis étaient plus fervents : dès 1971, ils considéraient le maoïsme comme un socialisme attentif aux particularités nationales et culturelles. Après le colonialisme, comment allons-nous rencontrer le tiers-monde ? Les diversités culturelles, de langages et de pensées, passionnaient les structuralistes et les sémioticiens qui sondaient l'*intertextualité* dans les mythes. Et voilà Mao en train de se révolter contre le dogmatisme russe ! Il lâchait les jeunes et les femmes dans l'arène politique ! Il était temps d'aller y voir de plus près. Nous avons été la première délégation d'intellectuels invités après l'entrée de la Chine à l'ONU. J'avais suivi une licence de chinois à Paris-7, sans me présenter aux

JULIA KRISTEVA EN 8 DATES

- 1941
Naissance le 24 juin à Silven, en Bulgarie
- 1965
Arrivée à Paris le jour de Noël grâce à une bourse franco-bulgare pour un doctorat en littérature comparée
- 1967
Mariage avec Philippe Sollers
- 1974
Publication de *La Révolution du langage poétique* (Seuil). Professeure de linguistique à l'université Paris-7-Denis-Diderot. Voyage en Chine avec Philippe Sollers et Roland Barthes
- 1987
Publication de *Soleil noir. Dépression et mélancolie* (Gallimard)
- 1999-2002
Parution du *Génie féminin* chez Gallimard en trois volumes: *Hannah Arendt* (1999), *Melanie Klein* (2000) et *Colette* (2002)
- 2011
Invitée à Assise par le pape Benoît XVI pour un dialogue interreligieux sur la croyance
- 2019
Séminaire animé avec Marie-Rose Moro sur le « Besoin de croire », coorganisé par l'hôpital Cochin et la Maison de Solenn. Il donnera lieu à un essai, *Grandir, c'est croire*, à paraître chez Bayard en février 2020



« Les rapports des services secrets bulgares ont conclu que j'étais "nulle comme espionne". C'en est presque drôle »

examens, et François Cheng me faisait l'amitié de m'initier en cours privés à la sagesse taoïste. Sceptique, oui, mais passionnée de découvrir la Chine et les femmes, « *l'autre moitié du Ciel* ». La première chose à faire était de les entendre parler. Or les Chinois parlaient contre les Soviétiques

avec un langage soviétique. Les femmes étaient utilisées pour accréditer l'idée d'un changement radical, mais elles exerçaient aussi de réelles responsabilités. À mon retour, j'ai publié *Des Chinoises*, afin de mettre en contact le féminisme occidental avec cette tradition-là. Peu à peu,

j'ai désinvesti la politique pour m'engager dans la psychanalyse.

Près de quarante ans plus tard, vous avez été accusée d'avoir été recrutée par les services de renseignements bulgares, comme espionne, pour infiltrer la scène intellectuelle française de l'époque. Des accusations « fausses et grotesques », avez-vous répliqué.

C'est une histoire kafkaïenne. Le dossier « Sabina » [son supposé nom de code] est un dossier vide, monté par les services secrets bulgares pour justifier leur activité auprès de leur hiérarchie dans la surveillance d'une personne passée de l'autre côté du rideau de fer et qu'ils ne voulaient pas lâcher. Le dossier, qui ne me cite qu'à la troisième personne, ne fait état d'aucune mission que j'aurais accomplie et ne porte nulle part ma signature. C'est un dossier de surveillance maquillé en dossier de recrutement. Imaginez qu'ils ont envoyé seize personnes pour me poser des questions à différentes occasions : ici, on me demande si Aragon était communiste – ce à quoi je réponds qu'il était plutôt surréaliste. Sacrée espionne ! Pour le printemps de Prague, j'aurais dit qu'il ne correspondait pas à l'esprit du Parti communiste bulgare. Quelle fulgurante originalité ! Un jour, alors qu'un ancien condisciple de lycée avait frappé à ma porte avec un poème bulgare, j'aurais eu la franchise de lui dire qu'il était assez mauvais. Ils en déduisent que je suis devenue « *très orgueilleuse* » et que je « *méprise la poésie bulgare* ». Le rapport conclut que « *Sabina est nulle comme espionne* », tout en ajoutant qu'il conviendrait de surveiller son mari qui a des relations avec la Chine ! C'en est presque drôle. Si ce n'est qu'une partie du dossier est constituée de 28 lettres intimes que j'avais envoyées à mes parents et qui ont été réquisitionnées. Grâce à la procédure de « transparence » des archives des services secrets, ces gouttelettes de larmes ou de plaisir sont dorénavant en accès libre sur Internet. Banals, incurables viols psychiques... Que des journalistes du *Nouvel Obs* et du *New York Times* aient pu, sans aucune vérification, donner du crédit à ces méthodes stalinienne en dit long sur leur déontologie, mais plus encore sur leur ignorance de ce qu'est un État totalitaire !

Dans vos travaux, entre psychanalyse et linguistique, vous vous êtes intéressée à ce qui est préverbal dans la communication, ce que vous appelez le « sémiotique ». De quoi s'agit-il ?

En arrivant en France, j'avais apporté ●●●

•• dans mes valises les travaux de Bakhtine sur Dostoïevski. Pour ce théoricien de la littérature, Dostoïevski n'est pas seulement ce grand écrivain qui donne voix aux pauvres et aux démons, et qui embrasse la croyance à l'ère du nihilisme. Il est en contact avec une tradition qui irrigue la littérature médiévale, européenne et bien sûr russe, celle du carnaval. De sorte que chaque idée, chaque positionnement, chaque phrase et même chaque mot dit une chose avec son contraire. Le carnaval sur le parvis de l'église, cela ne signifie pas que l'on rejette les dogmes religieux, mais qu'ils ont un envers et qu'il importe de les faire entendre ensemble, de faire cohabiter le bien et le mal, l'interdit et la loi. C'est cela qui m'intéressait, aussi bien dans la littérature que dans l'analyse : cette zone où les comportements ne se figent pas. L'analyse procède au démantèlement des défenses et des traumas, qui, à cette condition seulement, peuvent favoriser une renaissance. Cette approche du sens, ou plutôt du processus de la *signifiante*, a ouvert la voie à ce que les amateurs d'étiquettes ont appelé le « post-structuralisme ». Au travers des structures, systèmes, codes et règles, j'entends la *productivité* du langage, son hétérogénéité – énergie et sens. Là est la fabrique de la subjectivité.

Vous avez également développé une réflexion sur le « féminin », que Judith Butler vous reproche de rabattre sur la maternité. Que répondez-vous ?

Fâcheuse méprise, hélas ! J'ai écrit les passions de *l'amante* dans mes romans ; et l'érotisme de Colette, de Beauvoir, de Duras ou de Thérèse d'Avila, sans oublier ses conflits chez Arendt et Klein, habite mes essais. Mais l'érotisme maternel, que j'appelle une *reliance*, n'est ni l'asservissement de la femme à la société phallogratique et reproductrice, ni le droit à l'égalité pour tous et toutes devant notre dieu La Technique. C'est un continent que j'explore dans mon travail clinique : l'état d'urgence de la vie, l'expulsion et la tendresse, l'effondrement, la séparation et la transmission. La *reliance* maternelle comprend la violence et l'abjection.

Vous semblez récuser la distinction entre sexe biologique et genre culturel ?

Pas vraiment. La portée libératrice du genre participe de l'accélération anthropologique en cours, et tant que les désirs sont favorisés – et satisfaits – par les avancées scientifiques, il est vain de les récuser. S'impose en revanche de répondre aux demandes et aux symptômes dans leur singularité pour accompagner ces « êtres autrement » vers la



« Avec Philippe Sollers, la folie, l'érotisme ont toujours été des leviers de résistance, dans la vie comme dans la pensée »

créativité. Infinies sont et seront les métamorphoses de la parentalité que la psychanalyse sera amenée à traiter. On oublie par ailleurs que la sexualité, avec laquelle la théorie de l'inconscient a « dynamité » la morale normative, est une sexualité *dénaturée*, parce que d'emblée et toujours, elle est biologie-et-sens, organes-et-parole, excitation-et-psychisation. À cela les derniers textes de Freud ajoutent une bisexualité psychique polyphonique, dédoublée des deux côtés de la différenciation, de telle sorte que la partie se joue au moins à quatre. L'hétérosexualité est et sera le problème.

Votre fils David est atteint d'une maladie neurologique, et vous êtes activement engagée en faveur des personnes en situation de handicap. Qu'est-ce que cette expérience vous a appris ?

Que l'humain est singulier. Cette vérité, qui paraît simpliste, peine à s'imposer. La

notion de handicap repose sur une impasse de la métaphysique. Aristote suppose une forme-type universelle (un *archétype*), dont « diverses situations » ou « cas » s'écarteraient *par défaut* – par privation de l'avoir (*stérésis*), par manque. Pourtant, cette vision (« vous avez un manque, vous êtes déficient ») a généré des miracles de miséricorde, de compassion et de soin, en contrepoint du mépris, de la peur et du rejet. Mais les personnes en situation de handicap s'insurgent aujourd'hui contre cette vision : elles y pointent l'exclusion qu'elle pose et de ce fait légitime. Au contraire, la vitalité de David me révèle dans la situation de handicap une épreuve et une chance. *L'épreuve*, c'est l'épée de Damoclès de la mortalité : sans prothèse et sans aide humaine, la vie handicapée n'est pas viable. Quelle qu'en soit l'autonomie, la personne handicapée pourrait paraphraser les vers de Baudelaire : « Ma mortalité [« Ma douleur dans le poème », donne-moi la main ;

viens par ici ». La *chance*? De changer de mentalité. La personne en situation de handicap invite à regarder et à écouter ceux qui parlent, marchent, entendent, regardent, agissent alentour, autrement, bizarrement, follement, à faire peur. Des mondes nouveaux s'ouvrent alors à notre propre vie, douloureux ou enchantés, ni normaux ni handicapés, éclosions de surprises, des mondes en train de devenir polyphonie, résonances différentes, et cependant compatibles, des mondes enfin rendus à leurs pluralités.

Dans *Soleil noir*, vous dites que la dépression et la mélancolie sont des humeurs fondamentales liées à la perte de l'objet. Que dit-elle du sujet humain?

Melanie Klein nous a appris que le bébé fait l'expérience de la tristesse dès lors qu'il est capable de se représenter sa séparation d'avec la mère. Après les cris, la colère, les pleurs, la peluche ou le chiffon sucés/jetés, le corps et le visage du petit *parlêtre* deviennent une scène d'affects, mimiques et gestes qui impriment tristesse, chagrins, mélancolie. « Je l'ai perdue », solitude irréparable. « Mais non, je me la représente, mes neurones sont capables d'en garder la trace, elle s'est projetée en moi, je la tiens, je peux même lancer un coup d'œil mi-déçu, mi-rassuré à sa présence virtuelle. Je sais bien qu'elle n'est pas que virtuelle et je m'évertue à coller à son empreinte les petites mélodies dont j'étais déjà capable, mes "écholalies", pour la rendre présente dans ce qui est en train de devenir ma pensée. » La perte n'est plus qu'absence supportable, et l'imaginaire, d'abord mélancolique, s'autonomise : rieur, corrosif, révolté. *Le langage est un matricide imaginaire heureux*, que menace en sourdine toujours cet affreux abîme de la séparation.

Comment expliquer que notre époque soit marquée par cette figure de la dépression?

La dépressivité ambiante génératrice de colères est le symptôme de l'échec de l'humanisme face à deux réalités de la globalisation numérisée que sont les *étrangers* et la *transcendance*. Les étrangers ne sont pas seulement des migrants en flux irrésistibles. Je pense aux « gilets jaunes » et à nous tous, nouvelle humanité aspirée par un « pays qui n'existe pas ». Quant à la transcendance, l'État-nation a du mal à la traduire dans ses logiciens datés et, de ce fait, il échoue à répondre aux besoins d'idéaux et aux besoins de croire, qui demeurent des constituants universels, des citoyens internautes.

Vous avez beaucoup écrit sur la croyance. Qu'est-ce que la psychanalyse peut nous en dire?

Le linguiste Émile Benveniste, dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes* [1969], note que « *credo* » – du sanskrit *kredh/sradh* – veut dire « donner son cœur et sa force vitale en attendant une récompense » et désigne l'acte de confier une chose avec la certitude de la récupérer. La croyance religieuse et le crédit au sens économique ont la même origine. L'homme védique dépose son désir, sa force magique dans les dieux et escompte un retour. Mais c'est un Juif athée, Freud, qui, en sondant les abîmes de l'inconscient, a fait du « besoin de croire » un *objet de connaissance*. Sur lequel s'adosse – pour s'en détacher – le *désir de savoir*. Les religions se sont construites sur cet investissement nucléaire. C'est pour cela qu'elles tiennent, mais en bloquant et en réprimant le désir de savoir. Le lien transférentiel est aussi un *investissement mutuel*: le besoin de croire participe du processus analytique. Quand les ados en proie à la radicalisation viennent à la Maison de Solenn, à Cochin, où j'interviens, l'équipe interculturelle n'interroge pas leur foi. Une « métafamille » leur fait confiance, à laquelle ils ou elles confient leur mal-être. Ils reprennent même confiance dans la langue française et l'investissent jusqu'à lire des poètes soufis en traduction, qui leur parlent de *ça* en termes d'amour. La psychanalyse se réinvente pour aider les candidats au djihad à créer une plénitude de langue et de liens telle que ni le vide ni le trop-plein divin ne sauraient menacer cette autre capacité, corrosive et libertaire, le désir de savoir.

La psychanalyse servirait à former des citoyens?

Il n'y a pas de politique de la psychanalyse. Elle est ce lieu interstitiel où vous découvrirez que vos étrangetés sont transférables. En introduisant cette entente entre altérités en souffrance, au plus intime de l'homme et de la femme, la psychanalyse met en mouvement le langage, les identités, les liens et les idéaux. Ce faisant, elle participe à cette refondation de l'humanisme dont nous constatons aujourd'hui les échecs. La nouvelle renaissance est encore invisible. Pourtant l'éveil est en cours, pas seulement pour sauver la planète, mais pour entendre les singularités extrêmes. Comme si nous étions à la fin du XIII^e siècle, quand Duns Scot proclamait que la vérité n'est ni dans les idées abstraites, ni dans la matière obscure, mais dans cette femme-ci, dans cet homme-là. ●



La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIX^e siècle. Lautréamont et Mallarmé

(Seuil, 1974)

« La littérature est un moyen d'action dans le procès de la transformation sociale, elle opère pour le sujet ce que la révolution politique introduit dans la société. » Une traversée de deux œuvres du XIX^e siècle qui ont révolutionné le sens de la littérature.

Soleil noir. Dépression et mélancolie

(Gallimard, 1987).

L'ancienne maladie de la « bile noire », déjà évoquée par Aristote, est rapprochée des troubles dépressifs contemporains pour comprendre que le sujet mélancolique qui congèle ses affects déplaisants dans une intériorité douloureuse est à la fois un exilé en puissance et un intellectuel capable de brillantes constructions abstraites.

Le Génie féminin. 3 vol.: Hannah Arendt, Melanie Klein et Colette

(Gallimard, 1999, 2000 et 2002).

Les femmes ne sont pas seulement les gardiennes de la maternité, du soin et de l'endurance, mais aussi « d'une certaine manière de vivre la vie de l'esprit ». À travers la vie et l'œuvre d'une philosophe, d'une psychanalyste et d'une écrivaine, l'auteur interroge ce qui fait le génie féminin.

Cet incroyable besoin de croire

(Bayard, 2007)

Le besoin de croire, préreligieux, anthropologique, a été trop longtemps refoulé par une modernité soucieuse de s'émanciper de la puissance des religions constituées. À l'heure du retour des intégrismes, il est possible de lui faire une place, sans renoncer à l'idéal européen de laïcité.

Je me voyage. Mémoires

(Entretiens avec Samuel Dock, Fayard, 2016)

Un livre d'entretiens – et de confidences – accessible et profond qui permet d'entrer dans l'œuvre et dans la vie de la philosophe.